

LIMINAL

ÉDITIONS LA PEUPLADE

339b, rue Racine Est
Chicoutimi (Québec)
Canada G7H 1S8
www.lapeuplade.com

DISTRIBUTION POUR LE CANADA

Diffusion Dimedia

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION
POUR L'EUROPE**

CDE-SODIS

DÉPÔTS LÉGAUX

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2019
Bibliothèque et Archives
Canada, 2019

ISBN 978-2-924898-36-9

© JORDAN TANNAHILL, 2018

Published by arrangement with
House of Anansi Press, Toronto, Canada

© MÉLISSA VERREAULT POUR

LA TRADUCTION FRANÇAISE, 2019

© ÉDITIONS LA PEUPLADE

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE, 2019

•

Les Éditions La Peuplade reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le gouvernement du Québec, par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (gestion SODEC), du soutien accordé à son programme de publication.

Les Éditions La Peuplade reconnaissent également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés, pour ses activités de traduction.

LIMINAL

Jordan Tannahill

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR
Mélissa Verreault

LA PEUPLADE **ROMAN**

Pour ma mère

Note de l'auteur

Ce texte est une fiction. Et bien que je me sois inspiré de vraies personnes de ma connaissance, je peux assurer le lecteur que les vraies personnes sont toutes, sans exception et dans tous les sens, de loin supérieures à leur alter ego fictif.

« Je » n'est qu'un des spasmes momentanés du monde.

– CLARICE LISPECTOR, *La passion selon G.H.*

*Quand nous prononçons le mot de vie, faut-il entendre
qu'il ne s'agit pas de la vie reconnue par le dehors des faits,
mais de cette sorte de fragile et remuant foyer auquel
ne touchent pas les formes.*

– ANTONIN ARTAUD, *Théâtre de la cruauté*

1

LE MATIN DU SAMEDI 21 JANVIER 2017, tu ne t'es pas réveillée. Ni à 6 h 30 ni à 7 heures, heure à laquelle tu prends normalement ton café et finis ton sudoku. Ni à 8 heures ni à 8 h 30, heure à laquelle tu te réveilles lorsque tu as soupé avec tes amies la veille, ni même à 9 heures, ce qui arrive quand vous avez vidé ensemble quelques bouteilles de vin. Vers 10 heures, j'en suis venu à penser *Tant mieux pour elle, elle fait la grasse matinée*. Tu t'étais mise au lit tôt le soir d'avant. Nous regardions les reportages sur l'investiture de Donald Trump quand tu as commencé à te plaindre d'un mal de tête. J'ai blagué en disant que tu pouvais t'attendre à en avoir un pour les quatre années suivantes. Au fil de la soirée, qui s'écoulait lentement, ça s'est transformé en

migraine, ce qui, bien sûr, nous a inquiétés, étant donné ton accident ischémique transitoire. AIT. Ce que ton médecin avait appelé « une attaque d'avertissement ».

Tu as dit « Je vais aller me coucher », et alors que tu montais les marches, j'ai crié « Assure-toi de garder la tête surélevée », conseil dont j'ignorais s'il reposait sur une quelconque base médicale.

Vers 10 h 30 ce matin-là, j'étais assis sur mon lit à consulter mes courriels, dans l'attente que se fassent entendre le bruit sourd de tes pieds touchant le plancher de ta chambre, le craquement des lattes, le raclage des cintres dans ton placard. Mais les sons habituels ne sont pas venus. Pas même un toussotement ni le bruissement des draps. Seul le passage occasionnel d'une voiture ponctuait le silence, le crachat de ses pneus sur l'asphalte suggérant que la neige était en train de fondre. J'avais prévu de rejoindre Ana à midi au centre-ville pour la Marche des femmes; elle aussi était de retour à Ottawa pour rendre visite à sa famille. Elle m'a envoyé une photo d'elle portant son pussyhat en tricot rose ainsi qu'une bannière géante en tissu qu'elle avait fabriquée et qui affirmait : *Je suis tellement en colère que j'ai cousu ceci juste pour pouvoir poinarder quelque chose 3000 fois*. Le texte était disposé en forme d'arc-en-ciel au-dessus d'un poing levé tenant une grosse aiguille à tricoter.

— Un vrai chat-d'œuvre ! lui ai-je texté en retour, avant de lui faire remarquer qu'elle avait oublié le « g » de *poinarder*.

— Je suis pas mal sûre que Trump ne sait pas lire de toute façon, a-t-elle répliqué.

Tu avais exprimé l'envie de te joindre à nous, mais tu devais d'abord voir comment tu te sentirais. Devais-je donc te réveiller ? Pour te laisser le temps de te préparer ? À onze heures moins le quart, j'ai sauté dans la douche en m'attendant à voir ta porte ouverte quand j'en sortirais ; à entendre l'entrechoquement de ta cuillère et de ton bol de céréales dans la cuisine. Mais lorsque j'ai traversé le couloir vêtu de ma serviette, ta porte était toujours fermée. Je me suis habillé, j'ai peigné mes cheveux et préparé mon sac à dos pour la journée. À 11 heures, j'ai ouvert une conserve de Whiskas pour Chloe et fait sortir Al dans la cour pour qu'il fasse ses besoins. Et tandis que j'étais planté là à le regarder fouiner, je combattais une envie pratiquement insurmontable d'aller vérifier dans quel état tu étais. Toute la semaine, ton sommeil avait été agité. Peut-être avais-tu passé une autre mauvaise nuit. Tu n'apprécierais pas de te faire réveiller. J'en étais sûr. Mais si je ne le faisais pas, ça me rongerait durant tout le trajet en autobus, du moins jusqu'à ce que je reçoive ton texto – *Désolée, j'ai fait la grasse matinée. Envoie-moi des photos*. Mais si ce texto ne venait pas ? Je me retrouverais au milieu de la manifestation nauséeux, déchiré par l'inquiétude, midi, midi trente, 13 heures, avec Ana qui dirait « On peut aller chez toi si tu veux », et oui, je devrais refaire tout le chemin jusqu'à la maison, une heure de bus, ça prend toujours

une foutue éternité aller quelque part à Ottawa, téléphonant chez nous encore et encore, et si tu ne répondais pas, ce serait quoi alors, 911, l'ambulance, les secours déjà à l'extérieur de la demeure quand j'arriverais...

Trois minutes et quarante-cinq secondes après 11 heures, j'ai escaladé les quinze marches menant au deuxième étage, je suis passé devant la salle de bains encore chargée de l'humidité de ma douche pour me rendre jusqu'à ta chambre au bout du couloir, j'ai déposé la main sur le métal froid de la poignée, et quatre minutes après 11 heures, j'ai tourné celle-ci avec le soin d'un démineur, étiré le bras gauche lentement, avancé d'un demi-pas dans ta chambre sombre et jeté un coup d'œil en direction de ton lit.

.

Mes yeux trouvent ton corps dans le noir. Et tandis que ton corps se met au point, quelque chose en moi s'effondre. S'écroule. Tu es immobile et inconsciente. Yeux fermés, bouche bée. Les lèvres entrouvertes, comme dans une mauvaise publicité de parfum. Je regarde ton corps et suis incapable de le concevoir. Pourquoi ?

Il est dans un entre-deux. Je n'arrive pas à le comprendre parce qu'il est pris entre deux possibilités distinctes :

- a — Tu es endormie ;
- b — Tu es morte.

Je sais que tu dois être l'une ou l'autre ; tu es prise entre ces états seulement dans mon esprit. Et je sais qu'il est impossible de le savoir avec certitude tant que je ne ferai pas les trois pas qui me séparent du lit pour toucher ta main ; tant que je n'approcherai pas mon oreille de tes lèvres et que tu ne te réveilleras pas en sursaut, ta tête s'enfouissant dans l'oreiller. Tant que je ne rirai pas en disant : « Je pensais que tu étais morte. » « Morte ? » « Tu avais l'air morte. » « Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ? » « Désolé de t'avoir réveillée. Comment tu te sens ? » « Quelle heure est-il ? » « Onze heures. » « Es-tu sérieux ? » Et ainsi de suite.

Que tu sois endormie est assurément la plus probable des deux possibilités. Après tout, toutes les autres fois où j'ai pénétré dans ta chambre pour te retrouver dans ton lit, tu étais vivante, tu respirais, dormais, rêvais, ou étais assise en train de lire, de parler au téléphone, de pleurer, de te couper les ongles, ou simplement perdue dans tes pensées. À tous les autres moments de ma vie, tu étais vivante, un nombre infini de moments vivants, pourquoi celui-ci devrait-il être l'exception ? Onze heures du matin, ce n'est pas une heure pour mourir. La mort n'est pas une chose discrète sur laquelle on tombe comme un peu de vomi de chat sur un tapis.

Et pourtant, il y a quelque chose de différent. C'est indéniable. Il y a quelque chose dans l'atmosphère de la chambre – la qualité de l'immobilité, l'absence de

souffle, la forme de ton corps, ton visage, la manière dont il tombe –, qui me remplit d’une terrible incertitude. *Est-ce la mort ? Est-ce à cela que ressemble la mort ?* Peut-être est-ce à cela que ressemble la mort dans la lumière du matin tardif, filtrée par les rideaux beiges. Ce à quoi ressemble la mort dans les plis de ton édredon, le papier peint, le tapis marocain, le panier à lessive en osier, ton placard à moitié ouvert, la pile de romans historiques sur le plancher, une copie du *National Geographic* sur ta table de chevet, le lampadaire Ikea et son abat-jour de plastique. L’absence de ta vie dans chaque texture. L’absence de ce parfum subtil, presque une chaleur, de la respiration d’un corps endormi dans la chambre, les expirations accumulées de la nuit.

Tandis qu’il se met au point, ton corps est un millier de contradictions : la force la plus infaillible que je connaisse et pourtant presque immatérielle ; ton visage telle une sorte de masque mortuaire et pourtant béat comme une Ophélie préraphaélite ; les contours de ta bouche traçant du même coup un sourire et une grimace ; ton corps tout léger et pourtant de plomb ; couvert de lumière et pourtant sombre.

•

Tandis que je me tiens ici dans l’embrasure de la porte durant cette seconde, moins d’une seconde, un instant

entre deux temps, une synapse, je suis vaincu, défait, suspendu dans un moment – de quoi ? Révélation ? Non. Je déteste ce mot. Quiconque prétend à la révélation est habituellement un charlatan, ultrareligieux ou dément – non pas que ces trois catégories soient mutuellement exclusives. En vérité, elles le sont rarement. Peut-être est-ce un moment d'eurêka, bien que le mot semble chargé du mythe de la découverte scientifique masculine, depuis le bain fatidique d'Archimède jusqu'à la pomme de Newton, alourdie par la gravité. Le terme « vision » serait peut-être plus approprié, mais il comporte aussi une connotation religieuse et est borné par sa dimension sensorielle – il suggère que quelque chose doit être vu, soit littéralement, soit par l'œil de l'esprit. On tend à attribuer à la vue, éternel enfant chéri parmi les cinq sens, le mérite injustifié de toutes les découvertes. Si ça se trouve, comme pour Proust et sa madeleine, l'odorat a toujours été la source de mes visions les plus fortes. Mais ce moment de conscience va au-delà de la vue, au-delà d'un seul sens. Même avant que mes yeux aient le temps de pleinement s'acclimater à la noirceur, je perçois ton corps avec chaque fibre du mien.

Ce que je cherche, c'est un mot qui ne suggère pas une réponse espérée depuis longtemps, mais plutôt un déluge de questions. Un mot désignant une sorte d'illumination rappelant un spéléologue qui tient une torche dans une cavité souterraine et appréhende un à un les

pan du mur de pierre, ignorant jusqu'où la caverne s'étend dans l'obscurité. Le premier mot du *Livre de la Révélation* est « *apokalypsis* », qui dans la langue koinè originale signifie « dévoilement » ou « révélation ». C'est un mot qui semble contenir la possibilité d'une découverte au moment de la destruction. Tout comme le théâtre est révélé à l'instant de sa disparition. Il existe dans le présent temporaire entre l'être et le non-être, dans ce que Platon appelle ce qui « se trouve au milieu entre le mouvement et le repos ; sans être dans aucun temps ». J'aime la gravité presque grotesque du mot « *apokalypsis* », la manière dont ses liens cataclysmiques et eschatologiques reflètent la façon dont un monde semble se terminer et un autre commencer dans un moment de conscience nouvelle.

Mais tandis que ton corps se met au point, d'une certaine façon, « dévoilement » semble le terme le plus approprié. Une rencontre, odorat, vue, sensation, qui dévoile un système infini de questions et de découvertes, qui à leur tour engendrent davantage de questions. Comme un homme avec des gants blancs qui lèverait le voile sur une peinture, retirant la couverture qui cachait ce qui était là depuis toujours. Une chose rendue encore plus extraordinaire précisément parce qu'elle était dissimulée. Non pas une apparition divine, mais un moment de découverte surgissant de circonstances factuelles et mortelles. Une façon nouvelle d'éprouver une chose déjà présente au monde.

Ainsi, le monde est constamment en train de se dévoiler. Un bosquet vu sous un angle neuf, le rire d'un chien, une couleur sans nom, de nouveaux agencements de mouvements, de lumières, de comportements, des motifs dans un tissu, sur un oiseau, dans le trafic, dans la musique... Ainsi, la « révélation » n'est pas une chose qu'un homme blanc barbu appréhende une fois par ère, mais plutôt un état en devenir qui imprègne toute chose en tout temps. Bien sûr, se trouver dans un état perpétuel de dévoilement est épuisant et désorientant; c'est essentiellement ainsi qu'on parcourait le monde lorsqu'on était bébé, alors que tout était révélé et que rien n'était lisible. Graduellement, pour donner du sens au chaos, on a fixé les choses, fixé la signification, fixé le potentiel, fixé des objets et des personnes et des lieux en tant qu'entités connues et prévisibles, et on a tenté de réduire les occasions de dévoilement, car celles-ci bouleversent l'ordre en introduisant de nouvelles variables dans la formule. Le dévoilement, par nature, dé-fixe.

Tandis que je me tiens ici, à 11 h 04, en ce samedi 21 janvier 2017, toi dans ton lit, moi dans l'embrasure de la porte, dans un moment de contemplation, quelque chose – peut-être toute chose – est dévoilé. Et je deviens dé-fixé. Mais je ne comprends pas encore. Je suis dans le moment entre la conscience et la compréhension. L'intervalle entre la main qui touche l'eau bouillante et la douleur de la brûlure. Entre sens et sensation.

2

MONICA. Un nom d'origine nord-africaine. Santa Monica, mère de saint Augustin. « *Until the sun comes up over Santa Monica Boulevard* » disait le refrain d'une chanson de mon enfance. C'était le nom d'une stagiaire-devenue-maîtresse présidentielle. Celui de la meilleure amie dans un sitcom. Plus jeune, tu le détestais. Ça ne sonnait pas sérieux à tes oreilles. Et en tant que blonde dans les années 1960, être prise au sérieux était pour toi une quête du Graal. Monica Tannahill. Une jeune féministe dans le Canada de Trudeau. Dorénavant une féministe de 58 ans dans le Canada d'un autre Trudeau. Mère monoparentale. Survivante du cancer du sein. Joggeuse de banlieue. Pratiquante sporadique du yoga. Membre d'un club

de lecture (rien de mieux qu'une bonne saga familiale multigénérationnelle). Inconditionnelle de la radio de CBC. Abonnée du magazine *Maclean's*. Chrétienne aux tendances New Age. Humaniste. Membre active du Parti libéral. Force gravitationnelle d'une petite galaxie d'amies. Dure à cuire autoproclamée. Tu voyais l'argent et le statut social comme des formes d'émancipation. Tu as vu des collègues féminines, des amies proches, broyées par les engrenages des bureaucraties publiques et déchiquetées par les lions de la fosse du secteur privé, et il était hors de question que tu sucumbes à ce destin. Tu croyais à l'idée d'obtenir son dû. Au proverbe « qui aime bien châtie bien ». Au besoin d'être une patronne transparente et confiante, statut qui confère aux hommes le titre de « puissants », et aux femmes, celui de « salopes ». Tes collègues milléniaux t'exaspéraient. *Lève la voix une fois et leurs yeux viennent pleins d'eau; t'en reviendrais pas du temps que je passe maintenant à essayer de déterminer qui a dit quoi à qui et comment ça les a fait se sentir; je veux dire, je suis là pour diriger un labo, pas un groupe de discussion.*

Tu travaillais toute la journée au labo de l'Université Carleton avant de rentrer à la maison pour préparer le souper pour moi et parfois pour tes amies, servant de bons crus et faisant jouer de la musique vaguement celtique à bas volume, et d'autres soirs, tu m'accompagnais au soccer et au T-ball, puis de plus en plus aux cours de gymnastique et de théâtre. Tu conduisais un

petit VUS parce que tu ne voulais pas te sentir intimidée et que tu désirais avoir de la traction si le besoin se présentait. Après avoir lutté pour chaque maudite chose dans ta vie depuis la fin des années 1950, tu ne voulais en aucun cas être privée de traction. Surmenée, sous-estimée, épuisée, anxieuse. En holotype du parent hélicoptère, tu corrigais les formulaires de consentement de l'école au stylo rouge et mettais l'argent pour la journée pizza dans des enveloppes scellées sur lesquelles il était écrit *Journée pizza*. Tu débarquais aux assemblées de l'école avec des épaulettes intimidantes au début des années 1990, des coupes de cheveux au carré sérieuses à la fin de cette même décennie, et des lunettes aux épaisses montures noires te donnant des airs de on-ne-me-la-fait-pas au début du millénaire, arrivant cinq minutes en retard mais toujours à temps pour assister à mon apparition éclair. Tu buvais ton café noir, trois tasses le matin, et à intervalles réguliers au fil de la journée.

Ça a été un choc de te voir trahie par ton propre cerveau. La seule chose sur laquelle tu pensais pouvoir toujours compter, la seule chose qui t'avait toujours permis de t'en sortir. Ça a commencé avec ta main droite. C'était le matin. Tu étais dans la cuisine. Tu t'étais versé un verre d'eau, mais quand tu t'es apprêtée à le boire, tu ne pouvais plus voir le verre dans ta main. Plus précisément, tu ne pouvais pas dire où le verre se terminait et où commençait ton corps. Tu as relâché tes doigts

et entendu le verre se briser contre le plancher. Tu as baissé les yeux et vu les éclats de verre et les éclaboussures d'eau.

Ton invité Airbnb, un jeune touriste espagnol, est entré dans la cuisine. Il t'a trouvée à quatre pattes en train de nettoyer ton dégât.

Tu t'es retournée pour le regarder. « Je ne voyais pas le verre. » Sauf qu'il n'arrivait pas à comprendre ce que tu disais, et ce n'était pas parce qu'il était Espagnol. Il a couru jusqu'au téléphone et appelé l'ambulance.

Durant ton AIT, tu me l'as dit par après, tu te sentais comme une pièce de mobilier. Comme un divan ou une chaise. Immuable. Dépersonnalisée. Détachée. Comme si tu te trouvais d'une certaine façon à l'extérieur de ton propre corps, à l'observer tel un objet. Tu as dit que la sensation de détachement était probablement due au fait que l'AIT était localisé dans ton lobe pariétal gauche, la partie du cerveau qui réconcilie le sentiment de soi d'une personne avec son corps. Qui confirme que *tu es ton corps*. Que tu es bien un être humain, et non une table ou un réfrigérateur. Ou que ton corps n'est pas le mien. Ce qui fait que lorsque je touche ton bras ou ton visage, tu sais où je finis et où tu commences.

J'étais à Londres lorsque j'ai reçu l'appel de l'hôpital. J'ai atterri à Ottawa le dimanche soir après avoir pris ce qui devait être le vol transatlantique le plus cher qu'il était légalement permis de vendre. On t'a donné ton

congé le lundi, et tu as pris la semaine pour te reposer. La parole t'est revenue presque immédiatement, mais tu étais fatiguée. Épuisée. Tu as lu, fini un livre de sudoku, mangé beaucoup de poisson, conformément à la suggestion du médecin. Tu aimais doubler la mise sur tout ce que tu jugeais fructueux, et parce que tu croyais au pouvoir des régimes, tu t'es mise à manger de l'aiglefin pour le déjeuner, de la salade de thon pour le lunch et du filet de sole pour le souper.

Le jeudi, tu avais un rendez-vous de suivi au milieu de l'après-midi.

— J'haïs ça, ça bousille ma journée au complet, as-tu dit en verrouillant la porte d'entrée.

— Eh bien, c'est pas comme si t'avais quoi que ce soit d'autre de prévu.

— En fait, oui, j'ai autre chose, merci. Je dois faire des courses.

— Comme quoi ?

— Je dois acheter une carte de souhaits pour l'anniversaire du fils de Carol, Luke, et une autre pour mon collègue Javier. Sa femme vient juste d'accoucher.

— OK, eh bien, on peut s'arrêter au Dollarama en chemin.

Tandis que nous arpentions le mur des cartes du Dollarama, je t'ai demandé si tu étais la patronne de Javier. Tu as secoué la tête.

— Nous sommes tous les deux chefs de projet.

— Pour le projet NEST ?

Tu as hoché la tête.

— Oui, mais NEST est juste un de nos projets parmi d'autres.

— Et NEST, c'est le cerveau artificiel, c'est ça ?

Tu as pris une grande inspiration, comme pour dire *C'est la dernière fois que je vais te l'expliquer, alors s'il te plaît écoute comme il faut cette fois-ci, bon sang.*

— C'est un réseau neuronal artificiel qui contient environ deux milliards de cellules nerveuses, ce qui représente seulement une fraction des neurones d'un cerveau humain.

— Qui en contient genre ?...

— À peu près 80 à 100 milliards.

— C'est vrai. Wow.

— À peu près autant qu'il y a d'étoiles dans la Voie lactée.

Je me suis rappelé que c'était là que notre dernière conversation au sujet de ton travail avait pris fin – avec toi qui essayais de m'expliquer des nombres inconcevablement grands à l'aide de diverses analogies cosmologiques.

— Donc, vous êtes en train de fabriquer un cerveau artificiel.

— Ce qu'on a fait, ça prend quarante minutes pour générer l'équivalent d'une seconde de délai de traitement dans un cerveau humain moyen, as-tu expliqué en sortant tes lunettes de lecture de ton sac à main. Et ça demande environ 83 000 processeurs. Durant la

simulation, chacun d'eux gobe environ un pétaoctet de la mémoire du système, ce qui représente un quadrillion d'octets.

— On dirait des gros chiffres inventés par un enfant.

— Alors tu sais ce qu'est un téraoctet ?

J'ai fait non de la tête.

— C'est un millier de ceux-ci.

— Alors, quelle est la puissance de traitement d'un cerveau humain ?

— Ta question est biaisée, as-tu dit en ajustant tes lunettes pour lire l'intérieur d'une carte comme s'il s'agissait d'un document légal. Premièrement, qu'est-ce qu'un cerveau humain ? Tu présumes que tous les êtres humains ont le même cerveau.

— Un cerveau moyen, alors. Genre, le cerveau humain médian.

— L'autre problème, c'est qu'on n'a pas vraiment de modèle suffisamment exact pour représenter un simple neurone biologique, alors on ne peut faire qu'une approximation en fonction du modèle de neurone qu'on pense être correct.

— OK.

— Un de mes collègues, pas un collègue proche, un confrère qui se nomme Henry Markram, il a reçu une tonne de financement de l'Union européenne, essentiellement dans le but d'imiter la capacité de traitement des colonnes corticales.

Tu t'es arrêtée et tu as brandi une carte montrant un cowboy nu sur un cheval.

— Que dis-tu de celle-ci ?

— Maman.

— Quoi ? C'est drôle.

— Cette carte-là est pour les hommes gais et pour les femmes d'âge mûr.

— Eh bien, je sais pas, ils ont rien ici.

— La capacité de traitement des colonnes corticales...

— Et, euh...

Tu as tourné et retourné la carte à quelques reprises, comme si tu n'étais pas encore tout à fait prête à la remettre à sa place.

— Selon Markram, le cerveau humain a le même taux de traitement qu'un exaflop, ce qui est, en gros...

— Un quoi ?

— À peu près un million de téraflops.

J'ai haussé les épaules et secoué la tête.

— Un téraflopp, c'est mille milliards d'opérations par seconde. Alors un exaflop, c'est un million de fois mille milliards d'opérations par seconde. Que penses-tu de celle-là ?

Tu tenais une carte sur laquelle figuraient un hibou portant un chapeau de fête et la phrase *Je te souhaite le plus chouette des anniversaires !*

— Il a quel âge, Luke ?

— Vingt et un.

- C'est une carte pour les enfants de cinq ans.
- Je trouvais que le hibou avait un petit air sardonique.

Ce qui était plutôt vrai. Je t'ai suggéré une carte arborant le pouce en l'air de Facebook et l'inscription *Joyeuse journée des notifications incessantes !*

- Vraiment, une blague de réseaux sociaux ?

Nous avons fini par nous entendre pour une carte dont le texte disait *Si tu étais Jésus, aujourd'hui, ce serait Noël*. Une ironie très à propos pour un millénial. La carte pour le bébé a été beaucoup plus facile à trouver.

- C'est du pareil au même, as-tu dit, désignant soit les cartes pour bébés, soit les bébés eux-mêmes.

Tandis que nous attendions en file à la caisse, j'ai mentionné avoir fait des lectures au sujet de *la singularité*, soit le moment où l'intelligence artificielle atteindrait une masse critique d'auto-accroissement et supplanterait de manière exponentielle l'intelligence humaine. Tu as hoché la tête, indifférente.

- Cela suppose évidemment qu'un jour, les ordinateurs puissent *penser* comme les humains, as-tu dit. Que les ordinateurs puissent être des personnes.

- Et ça va arriver ?

Tu as plissé les lèvres et secoué la tête.

- Pas tant qu'on utilisera des ordinateurs numériques.

Je te regardais tandis que tu as entrepris de fouiller dans ton sac à main à la recherche de ton portefeuille.

Comment se faisait-il que j'en sache encore aussi peu sur ton travail ? Sur ta vie ? Notre conversation semblait teintée de la couleur de la perte, la perte de détails et d'intimité qui vient avec le fait de se parler seulement quelques fois par mois sur Skype. Après avoir passé des années à essayer de m'éloigner, j'ai soudainement senti la distance que j'étais parvenu à instaurer entre nous. L'océan Atlantique. Six fuseaux horaires.

— Les ordinateurs ne seront jamais des personnes parce qu'ils ne sont pas indéterminés, as-tu finalement ajouté. Un ordinateur fonctionne avec des interrupteurs qui sont soit allumés, soit éteints. Mais les neurones du cerveau, ils sont stimulés, ils sont excités de toutes sortes de manières parce qu'ils reçoivent constamment des informations de la part des autres cellules par l'entremise des contacts synaptiques.

Tu as souri à la caissière et tu lui as tendu un billet de cinq dollars en disant « Gardez la monnaie », comme un gros parieur dans un casino.

En retournant à la voiture, tu as poursuivi :

— Tant qu'on continuera d'envisager le cerveau comme un ordinateur, on ne reproduira jamais la conscience. Les gens comme Markram peuvent augmenter les taux de transfert de données jusqu'à se faire exploser s'ils le veulent, mais c'est pas ça, la conscience. Les cerveaux n'*emmagasinent* pas les souvenirs pour ensuite les *recupérer* comme les ordinateurs. Les cerveaux ne fonctionnent pas comme

des systèmes binaires, des un et des zéro. Mais malheureusement, la métaphore du cerveau-ordinateur est tellement bien ancrée que même les neuroscientifiques ont de la difficulté à ne pas y avoir recours. Je suis sérieuse, parle à un neuroscientifique à propos du cerveau, j'ai affaire à eux régulièrement à l'université, et ils sont incapables de pas utiliser des métaphores comme *encoder* ou *traiter*, alors qu'en réalité, ces mots décrivent des fonctions informatiques.

Tu commençais à t'énervier un peu. Tu as appuyé sur la clé à télécommande et la voiture a clignoté dans notre direction – même si c'était moi qui conduisais, tu avais insisté pour trimballer la clé dans ton sac à main pendant que nous étions dans le magasin.

— On applique la métaphore technologique la plus actuelle, peu importe laquelle, as-tu continué en ouvrant la portière du côté passager. Durant des milliers d'années, les gens croyaient que le corps fonctionnait comme l'hydraulique, et la science et la médecine n'ont pas progressé pendant des millénaires.

Tu as grimpé sur ton siège, puis m'as tendu la clé.

— Un ordinateur, c'est comme un système de classement vraiment sophistiqué qui peut trier des nombres, et des images, et des vidéos, et des fichiers sonores à une vitesse presque infinie, mais je soupçonne qu'il ne sera jamais véritablement capable de *comprendre* ce qu'est une image, en termes de vécu. Par exemple, la photo d'un être cher. Qu'est-ce que c'est ?

Ou comprendre que ce fichier sonore est un nocturne de Chopin, et être transporté par celui-ci.

Tu as attaché ta ceinture. J'ai tourné la clé dans le contact et commencé à me diriger vers la sortie du stationnement.

— Il n'y a pas..., as-tu continué distraitement en abaissant le pare-soleil pour vérifier dans le miroir que tu n'avais pas de crottes d'yeux. Ce qui manque, c'est le dialogue biochimique très complexe entre l'esprit et le corps : on n'a aucune idée de comment le répliquer.

— Mais admettons qu'un jour, genre, en théorie, on puisse reproduire ce dialogue-là.

Tu es restée silencieuse pendant un moment, à étudier ton reflet.

— Je persisterais à dire que la conscience va au-delà de la simple... de la simple reproduction de fonctions biologiques.

Tu as relevé le pare-soleil, comme pour mettre un point final à ta pensée. Tu évitais le piège que j'étais en train de te tendre. Je savais que tu pensais que la donnée manquante était spirituelle, que c'était l'âme, mais que tu étais assez avisée pour ne pas le dire. Que le fait de le dire m'encouragerait à te remettre encore plus en question et, à ce moment-là, tu commençais à être fatiguée et voulais simplement te rendre à l'hôpital. La tension fondamentale entre ta foi et ton travail m'a frappé. Quel but poursuivais-tu si ce n'était pas de reproduire la conscience ? Tu as toujours dit que

tu croyais en l'intelligence artificielle, mais en insistant de façon marquée sur l'aspect *artificiel*. À l'instar de la toute première pionnière de l'informatique, Ada Lovelace, tu disais qu'à partir du moment où nous la confondrions avec l'intelligence véritable, nous serions condamnés. Mais de s'en remettre par défaut à l'âme, à l'esprit, ressemblait vraiment selon moi à une échappatoire. Totalement irréconciliable avec la femme qui tenait en estime la précision rigoureuse. Les faits. Les preuves empiriques. Étant donné que tu étais encore en convalescence, j'aurais dû laisser tomber, mais pour une raison ou une autre, je voulais te pourchasser, te poursuivre jusque dans le terrier de la logique, et tout en conduisant, j'ai essayé d'enfumer ta cachette afin de provoquer un vrai tête-à-tête.

— Nous ne sommes pas que des cerveaux, alors, en fin de compte ? ai-je poussé.

Nous nous sommes arrêtés à un feu de circulation et avons regardé un vieil homme, qui promenait un groupe de petits chiens blancs, traverser l'intersection.

— Genre, qu'est-ce que tu fais de ce Britannique – as-tu entendu parler de ça ? – un gars totalement normal, marié, avec des enfants, au début de la cinquantaine, qui développe une tumeur au cerveau et qui, soudainement, peut pas s'empêcher de regarder de la pornographie juvénile. Genre qu'il a jamais touché à ça de sa vie avant, puis il a eu cette tumeur et il est devenu accro à ça, puis la tumeur a été enlevée et il a

plus montré aucun penchant pour ça. Au moment de son procès, il était de retour à son ancien lui-même, et la cour savait pas, t'sais...

— Bien sûr.

— ... est-ce que c'était vraiment lui qui avait commis le crime ? Est-ce qu'on pouvait tenter un procès à la tumeur ? À l'homme qu'il avait été quand il avait cette tumeur-là ?

— J'ai compris.

— Ou ton AIT. La façon dont ton cerveau t'a fait te sentir comme un divan ou une chaise. À quel point t'as complètement perdu la sensation de *toi-même*.

Je me suis soudainement senti cruel d'utiliser ta propre expérience pour formuler un argument contre toi. Nous avons roulé en silence pendant un bout de temps en regardant le panorama quelconque formé par les immeubles bas du parc industriel se déployer devant nous. Tu as syntonisé la radio de CBC et nous avons écouté le son d'une femme en larmes pendant huit secondes avant que tu tendes à nouveau ton bras pour éteindre l'appareil en marmonnant « Je peux pas supporter ça en ce moment ».

Tandis que l'hôpital apparaissait au loin, quelque chose en toi a semblé se raidir, presque imperceptiblement.

— Bien sûr que c'est possible, as-tu dit en regardant par la fenêtre du côté passager, que l'informatique quantique change tout ça.

- Change quoi ?
- Cette conversation.

Tu as dit qu'il était possible que les ordinateurs quantiques « sapent » tes recherches.

— Tu veux dire, genre, des ordinateurs qui penseraient et ressentiraient vraiment des choses ?

— Eh bien... À tout le moins, qui seraient capables de répliquer la capacité d'indétermination de l'esprit humain.

La différence principale, telle que tu me l'as expliquée, c'était qu'à l'inverse des ordinateurs numériques actuels, qui ont besoin de données encodées en chiffres binaires, lesquelles se trouvent toujours dans un état définitif (un ou zéro, allumé ou éteint, oui ou non, marche ou arrêt), l'informatique quantique utilisait la superposition pour traiter les données. La capacité des choses d'exister entre deux états ou dans plus d'un état simultanément.

— Une manière queer d'envisager la binarité, ai-je dit en souriant, au moment où je m'engageais dans le stationnement de l'hôpital.

— Hum. Ouais. Je ne suis pas sûre que c'est comme ça qu'Einstein aurait décrit la superposition, mais... pourquoi pas.

En 1935, Einstein a écrit un article au sujet de la nature étrange des superpositions quantiques. Il postulait qu'un atome ou un photon pourraient, en un seul instant, exister dans plusieurs états en raison de leur attachement, à

un niveau quantique, à de multiples aboutissements possibles. La théorie prédominante suggérait que cet atome ou ce photon demeurerait dans un état de superposition jusqu'à ce qu'ils soient observés, moment où la superposition s'écroulerait instantanément pour faire place à un seul des états définitifs possibles. Par extension, lorsqu'elle était appliquée à des groupes d'atomes et aux objets qu'ils constituent, la superposition signifiait que les objets ou même les personnes pourraient se trouver dans des états d'indétermination quantique. Dans une lettre au physicien autrichien Erwin Schrödinger, Einstein a écrit qu'un baril instable de poudre à canon finira par contenir une superposition quantique de deux états : celui où il a explosé et celui où il n'a pas explosé. Schrödinger doutait fortement de cela. C'est-à-dire qu'il n'était pas vendu à l'idée voulant que les systèmes physiques soient dépourvus de propriétés définitives jusqu'au moment d'être observés.

Alors, cette année-là, il a mis au point une expérience de pensée, plus tard connue sous l'appellation *chat de Schrödinger*, dans le but d'illustrer le problème de la superposition quantique lorsqu'elle est appliquée aux objets de la vie quotidienne et aux créatures vivantes. Il a inventé un scénario où une superposition était créée à l'intérieur d'un système à grande échelle par son association à une superposition à un niveau quantique. Le scénario tournait autour d'un chat qui aurait pu être à la fois vivant et mort étant donné son

implication dans un évènement subatomique qui pourrait, ou non, avoir eu lieu.

Une fois, après que je t'avais demandé ce que signifiait « quantique », tu m'avais décrit cette expérience – j'avais onze ans (sans blague). (Le lendemain, dans mon cours de science de sixième année, je me la suis pétée en parlant de cette expérience durant une leçon sur le cycle de l'eau qui n'avait absolument rien à voir avec le sujet.) Peut-être pour rendre ton explication plus compréhensible, tu m'avais invité à me représenter le chat de Schrödinger comme Chloe.

— Imagine que Chloe est dans un caisson d'acier.

J'avais fermé les yeux et hoché la tête, m'imaginant que cette chose terrible arrivait à notre animal domestique grassouillet.

— De plus, à l'intérieur du caisson en acier, il y a un appareil qui contient une trace de matériel radioactif, avais-tu continué. Il y a tellement peu de ce matériel qu'en l'espace d'une heure, la probabilité qu'un de ses atomes se désintègre est égale à celle qu'il ne le fasse pas. Tu me suis jusque-là ?

J'avais fait oui de la tête.

— Si l'un des atomes se désintègre effectivement, l'appareil actionnera un marteau qui, lui, brisera une petite fiole de cyanure qui se déversera à l'intérieur du caisson d'acier, ce qui tuera Chloe. Malheureusement.

J'avais ouvert les yeux et regardé notre chat perché sur le dossier de la chaise du salon.

— Mais si aucun atome ne se désintègre, Chloe sera sauve. Bon, probablement qu'elle n'aimerait pas se retrouver dans une boîte d'acier, mais elle survivrait. Selon la physique quantique, les deux possibilités demeurent tant que le corps de Chloe n'est pas observé. Tant que personne n'ouvre le caisson d'acier et ne regarde à l'intérieur. C'est le moment de l'observation qui rattache le corps de Chloe à une réalité perçue fixe : morte ou vivante.

— Ça n'a pas de sens, avais-je répliqué en traversant la pièce pour aller caresser notre chat, qui semblait somme toute impassible devant le destin de son alter ego hypothétique.

Tu as approuvé d'un hochement de tête.

— La physique quantique n'a pas beaucoup de sens en apparence. Mais grâce aux mathématiques, on sait que c'est vrai.

Schrödinger croyait lui aussi que ce chat mort-et-vivant était ridicule. Il a déduit qu'en aucun cas la théorie de la physique quantique d'Einstein ne pourrait s'appliquer aux personnes et aux choses de la vie quotidienne. Si on soulevait le caisson et que le chat était retrouvé vivant, son souvenir d'être vivant serait intact. Et il coïnciderait certainement avec notre perception de la réalité, selon laquelle on n'existe pas dans des états multiples au même moment. L'expérience de pensée de Schrödinger soulevait également une question : quand exactement la superposition quantique se

transformait-elle en une réalité ou en son contraire ? Et le chat lui-même ne pouvait-il pas être considéré comme un observateur de la situation ou, pour qu'il puisse exister dans un seul état, un observateur externe s'avérait-il nécessaire ? Einstein, échaudé par les provocations de Schrödinger, lui a écrit une lettre en 1950 qui disait en gros : *Touché*¹.

« Personne ne doute vraiment que la présence ou l'absence du chat soit une chose indépendante de l'acte d'observation », avait-il admis, en ajoutant plus loin : « Crois-tu vraiment que la lune existe seulement quand tu la regardes ? »

Tu avais dit que depuis, au cours des années, les physiciens quantiques avaient commencé à répondre « En fait, oui » à cette question. Équation après équation, expérience après expérience, on continuait de constater que la mécanique quantique subatomique nécessitait que les objets macroscopiques, y compris les chats et les personnes, ne soient pas toujours maintenus dans des états fixes. Une équipe de chercheurs australiens a prouvé que les photons existaient dans des états multiples jusqu'à ce qu'on les mesure, ce qui signifiait que si une chose telle la réalité objective existait, les objets se trouvant dans des états d'indétermination quantique existaient eux aussi. Une autre équipe aux

1. Note de la traductrice : En français dans le texte.

États-Unis est parvenue à superposer des molécules contenant 15 000 protons, neutrons et électrons. Tu avais mentionné que quelque part en Europe, des chercheurs essayaient de superposer un virus grippal. Finalement, il semblait que Schrödinger, dans son effort pour prouver qu'Einstein avait tort, nous ait donné la raison la plus durable de reconnaître qu'il avait raison.

Tandis que je me tiens ici dans ce moment, dans cet interstice temporel, sur le seuil, je regarde à l'intérieur du caisson d'acier qu'est ta chambre. Et je peux le constater par moi-même.

Le chat est à la fois mort et vivant.

.

Quand Lydia et toi étudiez en génie informatique à l'Université Carleton au début des années 1980, un jour, tu avais fait une blague à un professeur sexiste en tapant *1 divisé par 0* dans l'ordinateur du labo, qui occupait la pièce au complet. *Il disait qu'on « distrait les étudiants masculins » lorsqu'on portait des jupes pour venir en classe.* Toute la nuit, l'ordinateur avait tenté tant bien que mal de résoudre l'équation impossible, remplissant la pièce de son odeur de brûlé, jusqu'à ce qu'il surchauffe et s'éteigne. Il ne pouvait pas comprendre les divisions par zéro, ni l'infini, ni l'éternité, ni toute abstraction allant au-delà du monde binaire.

En ce moment, je suis cet énorme ordinateur, remplissant la pièce de mon incompréhension brûlante, incapable de résoudre l'équation impossible de ton corps divisé par le néant. Peut-être es-tu entre deux respirations. Peut-être es-tu dans un sommeil profond et t'ai-je simplement trouvée au moment où tu traversais la vallée séparant l'inspiration de l'expiration, là où tout est suspendu et dépourvu d'air. Ou peut-être qu'à cette distance, dans cette noirceur, et sous ces édredons, ton souffle est complètement caché.

Il m'apparaît alors évident que tant et aussi longtemps que je resterai planté ici, tu ne peux pas être morte. Tu seras, à tout le moins, maintenue vivante par ta présence dans l'entre-deux, en étant à la fois dans l'incertitude de la vie et dans celle de la mort. Même quand cette seconde sera écoulée, je pourrai continuer de me tenir ici pendant plusieurs autres secondes, peut-être même pendant une minute entière, voire plusieurs, à savourer la possibilité de ta vie. De ton être à la fois un et zéro.

GRAND-PAPA LOU LANÇAIT SOUVENT à la blague : « Je n'ai pas peur de la mort ; j'ai été mort pendant des milliards et des milliards d'années avant de naître, et je n'en ai pas souffert le moins du monde. » J'ai découvert plus tard qu'il avait volé cette réplique à Mark Twain. Peut-être que tout le monde, à un moment ou l'autre de sa vie, prétend ne pas avoir peur de la mort. Durant des années, ma devise était : « Il n'y a rien après la mort, alors pourquoi avoir peur de rien ? » Mais en ce moment, je réalise que j'ai peur, bien sûr que j'ai peur, je suis foutrement terrifié et tout le monde l'est, particulièrement ceux qui prétendent ne pas l'être – eux plus que quiconque. Plus jamais je ne croirai ceux qui affirment le contraire. Je ne le croirai pas, qu'ils soient

croyants ou non croyants, vieux ou jeunes. Évidemment, la peur de la mort justifie tout – l'art, l'amour, le capitalisme, la criminalité, l'ordre social, la religion.

Tu as toujours dit que tu voulais être incinérée (*simple et rapide*) et conservée dans un lieu où tes amis pourraient te rendre visite. Une petite alcôve, un mur de marbre, une plaque de cuivre. Le Canada n'autorise pas ses citoyens à préparer le corps de ceux qui leur sont chers en vue de l'inhumation, ainsi que les êtres humains l'ont fait durant des millénaires. Cela nous oblige à contracter ces services auprès de professionnels, comme on fait appel à un réparateur de fournaise. Mais si tu es morte, je veux toucher ta mort avec mes mains. Je veux comprendre ton absence à travers le rituel de préparation du corps. Je me demande combien de jours je pourrais cacher ton décès à l'État ? Peut-être que je pourrai acheter juste assez de temps pour inviter quelques-unes de tes amies, faire jouer du Gloria Estefan et du Annie Lennox, ouvrir une bouteille de Cabernet Sauvignon, et coucher ton corps sur la table à manger. Nous laverons tes cheveux fins et les froterons avec de la cire coiffante pour leur donner du volume. Lydia et Alice se rendront chez Home Depot pour se procurer du bois pour le bûcher. Et tandis qu'elles le construiront dans la cour arrière, je laverai ta peau et l'hydraterai, l'enduisant d'huiles parfumées, parcourant sans gêne chaque partie de ton corps avec mes mains. Je t'enfilerais alors une petite culotte propre,